

avec les loups à votre âge ! Avouez que c'était de l'aveuglement et rendez grâces à celle qui vous a éclairé ! N'êtes-vous pas mieux ici que partout ailleurs ? et peut-on vivre une vie humaine hors de Paris.

— Pardon, madame, mais je ne suis pas venu à Paris pour y vivre.

— Et pour quoi donc faire ? pour y mourir ?

— Je n'y resterai pas assez longtemps pour que la nostalgie m'emporte. Je suis venu à Paris pour chercher ma femme et faire une visite indispensable.

— Vous comptez ramener ma fille à Arlange ?

— Le plus tôt qu'il sera possible.

— Et elle vous accompagnera dans ce terrier ?

— Il me semble qu'elle le doit.

— Lui commanderez-vous de vous suivre de par la loi, et votre amour se fera-t-il escorter de deux gendarmes ?

— Non, madame ; je renoncerais à mes droits s'il fallait les réclamer devant les tribunaux ; mais nous n'en sommes pas là ; Lucile me suivra par amour.

— Par amour de vous ou d'Arlange ?

— De l'un et de l'autre, de la forge et du forgeron.

— Vous en êtes sûr ?

— Sans fatuité, oui.

— Nous verrons bien. Et peut-on savoir quelle est cette visite indispensable qui partage avec ma fille l'honneur de vous attirer à Paris ?

— Ne vous faites point d'illusions ; c'est une visite où vous ne pouvez pas venir avec moi ?

— Chez quel mortel privilégié.

— Le ministre de l'intérieur.

— Le ministre ! A quel propos ? Y songez-vous ? Si on le savait !

— On le saura. Il importe aux intérêts de la forge que je siége au conseil général. Une vacance se présente, et je veux prier le ministre de m'agréer comme candidat.

— Mais, malheureux, vous allez me brouiller avec tout notre parti !

— On ne se brouille qu'avec les gens que l'on connaît. Si vous m'aviez interrogé sur mes opinions politiques, je vous aurais répondu que je ne suis pas un homme d'opposition. D'ailleurs, il me semble que nous autres, grands propriétaires, nous n'avons pas lieu de nous plaindre : on ne fait rien que pour nous !

— Vous avez bien dit ce mot : " Nous autres, grands propriétaires ! " On croirait, sur ma parole, que vous l'avez été toute votre vie !

— Comment donc, madame ! mais je le suis de père en fils depuis neuf cents ans ! Est-ce que vous en connaissez beaucoup de plus vieille date ?

— Si nous jouons sur les mots, nous pourrions parler longtemps sans nous entendre. Écoutez. Il vous plaît de briguer des honneurs de province, soit. Cependant la forge a bien marché depuis quinze ans quoique je n'aie jamais siégé au conseil général. Vous voulez vous présenter comme candidat ministériel ; je crois que vous auriez mieux fait de demander les voix de nos amis, qui sont nombreux, riches et influents. Cependant je passerai encore là-dessus. Voyez si je suis clément ! Je viens de remporter une victoire sur vous ; je vous ai forcé de venir à Paris sur mon terrain...

— Dans ma maison.

— C'est juste. Oh ! vous étiez né propriétaire ; vous avez bientôt pris racine ! Malgré tout, vous êtes venu ici parce que je vous y ai forcé ; c'est une défaite ; mais je ne prétends pas en tirer avantage. Voulez-vous signer la paix ?

— Des deux maux ! si vous êtes raisonnable.

— Je le serai. Vous aimez Arlange, il vous tarde d'y retourner, et vous ne voulez pas y vivre sans votre femme, ce qui est fort naturel. Je vous rendrai Lucile pour que vous l'emmeniez à la forge.

— C'est tout ce que je demande : signons !

— Attendez ! de mon côté, j'aime Paris comme vous aimez

la forge, et le faubourg comme vous aimez Lucile. Si je n'entre pas une bonne fois dans le grand monde, je suis une femme morte. Vous coûterait-il beaucoup, pendant que vous êtes ici, tout porté, de présenter votre femme et moi dans huit ou dix maisons de vos amis, et de nous montrer un petit coin de ce paradis terrestre dont j'ai toujours été exclus par...

Par le péché originel ! Cela me coûterait beaucoup et ne vous servirait de rien. Je ne vous répéterai pas que j'ai contre le faubourg une vieille rancune qui me défend absolument d'y remettre les pieds : vous croyez avoir assez de droits sur moi pour réclamer l'oubli de mes répugnances et le sacrifice de mon amour-propre. Mais pouvez-vous exiger que j'expose pour vous tout l'avenir de Lucile ? Je lui réserve, loin de Paris, un bonheur modeste, égal, sans éclat, sans bruit, et d'une riante uniformité. Nous avons, si Dieu nous prête vie, trente ou quarante ans à passer ensemble dans un horizon étroit, mais charmant, sans autres événements que la naissance et le mariage de nos enfants. Un tel bonheur suffit à son ambition, elle me l'a dit. Qui m'assure que la vue d'un pays où tout est parade et vanité ne lui tournera pas la tête ? que ses yeux, éblouis par l'éclat des lustres et des girandoles, pourront s'accoutumer à la douce lumière de la lampe qui doit éclairer tous nos soirs ? que ses oreilles, assourdies par le fracas du monde, sauront toujours entendre les voix de nos forêts et la mienne ? En ce moment, elle est encore la Lucile d'autrefois ; elle s'ennuie mortellement à Paris...

— Qu'en savez-vous ?

— J'en suis sûr. Mais je ne sais pas si dans six mois elle penserait comme aujourd'hui. Il ne faut qu'un bal pour changer le cœur d'une jeune femme, et dix minutes de valse peuvent causer plus de bouleversements qu'un tremblement de terre.

— Vous croyez ? Eh bien, soit. Lucile est à vous, gouvernez-la comme vous l'entendez. Mais moi ! Écoutez bien : ceci est mon ultimatum, et si vous le repoussez, je romps les conférences ! Qui vous empêcherait de me présenter, je ne dis pas dans tout le faubourg, mais dans cinq ou six maisons de votre connaissance ?

— Sans ma femme ! Croyez-moi, ma chère madame Benoît, attachons-ous chacun une pierre au cou, et jetons-nous ensemble à la rivière, cela sera tout aussi sage. Toute l'aristocratie vous connaît comme elle a connu votre père. On sait votre ambition persévérante ; vous êtes déjà la fable du faubourg, c'est le baron qui me l'a écrit, et son témoignage n'est pas récusable. On dit que vous avez acheté de vos millions le plaisir de naviguer dans le monde à la remorque d'une marquise. Si je vous présentais aujourd'hui, on compterait demain les visites que nous avons faites, et l'on calculerait, à un centime près, la somme que chacune m'a rapportée. Qu'en dites-vous ? Fussiez-vous assez jeune pour vouloir jouer un pareil jeu, je ne suis pas assez philosophe pour vous servir de partenaire. Je pars demain pour Arlange avec ma femme ; je vous offre, en bon gendre, une place dans la voiture, et c'est tout ce que le sens commun me permet de faire pour vous."

Madame Benoît était violemment tentée d'arracher les yeux à ce modèle des gendres, mais elle cacha son dépit. " Mon ami, dit-elle, vous avez passé trente heures en chaise de poste, vous êtes las, vous avez sommeil, et j'ai été mal inspirée de vouloir convertir un homme encore botté. Vous serez plus accommodant quand vous aurez dormi. Attendez-moi dans ce fauteuil, et souffrez que j'aille pourvoir à votre repos. Je suis à vous ! "

Elle redescendit en se disant tout bas : " Le marquis n'est venu que pour me braver : Il n'en aura pas la joie. Je veux aller dans le monde à sa barbe : madame de Malézy m'y aidera ; nous ferons voir à ce forgeron endiablé qu'on peut se passer de lui. Mais il ne faut pas que je le laisse obtenir de l'influence sur ma fille ! Il l'emporterait à Arlange, et alors, adieu le faubourg ! "

Au même instant, Pierre demandait la porte, et la marquise, ivre d'espérance, sautait légèrement du marchepied dans